

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE : Contraste. A. Nunesvais. — A l'hôtel de ***. *Aigueperse*. — Vie de M. Le Prévost (*suite*). — Le médecin et St. Antoine. *Th. Lefebvre*. — Charité. — Saint Antoine et les poissons. — Le Frère Joseph (*suite*). — Correspondance.

CONTRASTES

Depuis quelque temps, les journaux nous annoncent avec une très grande régularité les soirées qui se donnent dans *Le monde où l'on s'amuse*; je ne viens pas m'ériger en censeur sévère et impitoyable pour condamner indistinctement toutes ces fêtes: si elles restent dans les limites des convenances chrétiennes, je ne vois pas pourquoi on s'en abstiendrait absolument. Mais en lisant toutes ces annonces qui sentent un peu la réclame, il m'est venu une idée; vous me direz si elle est bonne. Ne pourrait-on pas sanctifier toutes ces réjouissances, la pensée du pauvre ne pourrait-elle pas occuper ces cerveaux entés de modes, toilettes, préséances, chapeaux, nœuds, frisettes et autres choses aussi graves!

Je me transporte, par la pensée bien entendu, dans un des salons élégants de Québec. La soirée a été des plus intéressantes: les invités sont nombreux, l'entrain et la bonne humeur se sont maintenus jusqu'au bout, les bailleurs invétérés se sont permis cette distraction avec un air de si grande satisfaction, qu'ils donnaient l'illusion de la joie la plus complète, la maîtresse de maison a eu un mot heureux pour chacun, aucun enfant terrible ne s'est permis une de ces questions indiscrettes qui jettent un froid gracial dans la réunion, les demoiselles auraient eu besoin d'un secrétaire pour inscrire toutes les invitations: enfin une soirée idéale, telle qu'on s'en permet en songe. Les invités commencent à se tourner discrètement vers la pendule, il est temps de songer à la retraite: à ce moment la maîtresse de maison tousse doucement, et avec l'air le plus naturel du monde, tient à peu près ce discours: "Mesdames, Messieurs, je suis heureuse d'avoir pu me distraire en si bonne compagnie, mais n'oublions pas qu'au moment où nous sommes tout à la joie il y en a qui pleurent. Dans nos salons surchauffés les toilettes les plus légères sont encore trop lourdes; il y a des pauvres qui grelottent sous leurs

misérables 'haillons. Durant cette soirée, le buffet a été fréquenté, j'en suis heureuse, mais pouvons-nous oublier ceux qui manquent de pain? Aussi Mlle*** va passer au milieu de vous: après avoir pris votre part de plaisir, faites la part des pauvres."

Vous allez me renvoyer aux Manuels de politesse, peu m'importe: politesse et charité ne sont pas incompatibles, ou bien tant pis pour les belles manières.

Je songeais à tout cela en voyant un de nos petits pauvres, un des derniers arrivés. Il était assis sur une des fournaises du rez-de-chaussée, le col relevé, le casque bien enfoncé, les mains dans les poches, il se réchauffait, j'allais presque dire il se dégelait. Son teint blême trahissait la souffrance, ses yeux avaient cette indifférence de ceux qui ne connaissent que le malheur, et qui l'attendent résignés. A ceux qui lui parlaient, il essayait de sourire. Pour l'amener au Patronage nous avons dû l'habiller des pieds à la tête; sa pauvre mère partait en journée, et le laissait avec son jeune frère à la maison; le bois était rare, aussi n'en brûlait-on que durant le jour, et encore bien peu. Si vous voulez des nouvelles du père, interrogez l'enfant, il vous dira comme à moi " Il nous a laissés " mais il vous le dira sans exprimer un regret ou un reproche; ce n'est là qu'un malheur ajouté à tant d'autres!

Le soir, quand pour me reposer un instant des courses de la journée, je lis le compte-rendu ou l'annonce d'une fête mondaine, je songe malgré moi à tous ceux que l'on pourrait soulager avec la plus légère aumône prélevée sur toutes ces vanités.

A qui reviendra l'honneur de faire la part du pauvre dans ces fêtes?

La charité est trop commune à Québec pour que cette idée ne tente pas quelque chrétienne.

A. NUNESVAIS, Ptre.

Dé la Congr. des FF. de S. Vincent de Paul.

Soyons pleins de douceur quand nous traitons avec les pauvres; quand on les traite avec cordialité, ils sont mieux disposés à profiter du bien que nous voulons leur faire.

S. VINCENT DE PAUL.

A l'hôtel de ***

Une pancarte mise ce jour-là dans la salle à manger d'un des plus grands hôtels de ***, annonçait que la quête serait faite à l'issue du repas pour l'Œuvre des vieillards.

La cloche du dîner tinte bruyamment une première fois, puis une seconde, appelant les retardataires : et bientôt les convives arrivèrent empressés, joyeux : les hommes, une fleur à la boutonnière, les femmes, charmantes dans leur vaporeuse toilette.

Le lorgnon à l'œil, le sourire aux lèvres, suspendant la conversation commencée, ils s'arrêtaient au passage devant la petite affiche blanche, et après l'avoir parcourue, cédaient la place aux nouveaux arrivants pour aller s'asseoir autour de l'immense table sur laquelle les pyramides de fruits alternaient avec les corbeilles de roses...

Tant que dura le premier service, il y eut une ombre de contrariété sur le front des baigneurs, et la conversation roula sur un sujet unique : l'exploitation de l'étranger dans les villes d'eaux.

— J'achève ma saison demain, disait une jeune femme à sa voisine, il est temps ! Croiriez-vous, chère madame, que c'est la troisième quête depuis mon arrivée ? Je suis à court d'argent, je vous assure... L'hôtel horriblement cher, le traitement, le médecin, les domestiques, les souvenirs à emporter, sans compter un renouvellement obligé de toilette. Il y a de quoi ruiner un Crésus, et on ajoute encore l'étalage des misères du pays ! Convenez que c'est désolant !

— Moi, disait un gros monsieur, j'admets les asiles, les ouvriers, les patronages ; et de bon cœur, chaque année, je donne une cotisation ; mais après cela que les sœurs me laissent tranquille.

— Je trouve étrange, ajoutait un autre, ces quêtes auprès des baigneurs : chacun soutient à sa façon, et selon ses moyens, les pauvres de sa résidence habituelle ; il y a abus, c'est évident, dans ces demandes de secours pour des inconnus.

— Aoh ! Yes ! .. abus ! répétait une troupe d'Anglais, sur des tons différents, toujours nous avoâr à donner argent, et nous...

— Et vous, toujours aimer le garder pour vous ! murmure

un jeune lieutenant de chasseurs. Eh bien ! moi je suis d'avis que chacun doit donner ce qu'il peut dès qu'il y a une misère, une *vueie*. . . Bah ! on jette son obole.

— C'est l'imprévoyance, Monsieur ; beaucoup de ces misères sont le résultat du vice.

— Je sais, je sais, mais dans la vie il y en a aussi qui travaillent sans arriver à de bons résultats. Toujours deux camps dans ce monde : les veinards et ceux qui ne le sont pas ! n'est-ce pas, Monsieur ? dit-il à son voisin de droite. ”

Le voisin grand, maigre, jaune, raide, — un professeur, — s'était jusque-là renfermé dans un mutisme absolu. Ainsi interpellé, il répondit sèchement :

“ Vous demandez mon avis, Monsieur ? . . Je crois qu'avec une volonté énergique, on parvient toujours au but qu'on veut atteindre. Quant aux œuvres, je les trouve inutiles. Ce sont des repaires de fainéants et de fainéantes, à commencer par ceux et celles qui les dirigent. ”

L'officier allait répondre : un dominicain ne lui en laissa pas le temps.

“ Je souhaite, Monsieur, dit-il d'une voix grave et bien timbrée, qu'un jour vous n'ayez pas besoin de ces fainéants-là. ”

A ce moment, la porte s'ouvrit, livrant passage à deux Petites-Sœurs des Pauvres.

L'une, âgée, grande, les joues pâles, s'avancait modestement mais sans timidité, et sa contenance ne trahissait aucun embarras en passant d'un côté de la table, pour présenter aux baigneurs son plateau d'argent.

L'autre, petite, mince, charmante sous son bonnet recouvert du capuchon, avait au contraire ses joues couvertes d'une vive rougeur : et ses grands yeux obstinément baissés sous tous les regards curieux qui la suivaient, le tremblement de ses mains, attestaient son émotion.

Les porte-monnaie s'ouvrirent rapidement, et tous ces étrangers, hostiles à la quête une demi-heure auparavant, cherchèrent sans hésiter pièce blanche ou pièce d'or, pour la mettre dans le plat qu'on leur tendait au nom de Dieu et des pauvres.

Les Petites-Sœurs allaient toujours, chacune de son côté, le long de la grande table, remerciant les donateurs ; et la plus timide reprenait peu à peu courage. . . On se montrait bienveillant avec plus ou moins de générosité : le plat devenait

lourd, la moisson pour les *vieux* serait abondante ; quel bonheur !

Soudain, elle tressaillit. . . Le professeur venait de poser *un sou* dans le plat et disait ces mots au milieu du silence général :

“ C'est assez pour des fainéantes et des ivrognes, car vous buvez, on le devine à votre teint. ”

La Petite-Sœur devint plus rouge encore ; elle n'osa lever les yeux sur l'insulteur, de peur qu'il ne vit une larme subitement montée à ses paupières. Doucement, avec une grâce infinie, elle répondit :

“ Merci, Monsieur. ”

Puis elle passa à la personne suivante. C'était le jeune officier.

Il se leva et, très ému, mettant sa pièce d'or sur le *sou* de son voisin :

“ Chère Petite-Sœur, dit-il d'une voix vibrante, je regrette bien de ne pouvoir donner davantage pour vos *bons vieux*, voulez-vous me permettre de vous serrer la main ? ”

Elle inclina la tête, et lui tendit ses doigts tremblants.

“ Merci pour l'armée, conclut-il gaiement, les Sœurs sont nos bons génies. ”

Et après s'être incliné devant elle, plus bas encore que devant la femme de son général, il reprit sa place sans s'occuper de son voisin.

Les baigneurs avaient suivi d'un œil attentif ces deux scènes si différentes. . . Pas un mot ne fut prononcé. Le dominicain lui-même restait silencieux, mais son regard s'attachait avec une douceur croissante sur la figure franche et résolue du jeune homme ; cependant, incapable de se contenir :

“ Oh ! merci ! lui dit-il enfin, c'est bien ! ”

— Elève d'Arcueil, répondit l'officier. . . ”

Les Petites-Sœurs venaient de se rejoindre au bout de la table : la quête était finie. Elles saluèrent les baigneurs, et des deux mains tenant les plats remplis de pièces, elles firent quelques pas dans l'immense salle.

On leur souriait maintenant, et au passage, quelques nouvelles offrandes vinrent encore augmenter la recette. . . Leur simplicité, leur douceur, surtout l'action du jeune officier avaient triomphé de l'égoïsme mondain. La sympathie de ces blasés était momentanément acquise aux Petites-Sœurs.

Au milieu de la salle à manger, elles s'arrêtèrent tout à coup. . . Le professeur se tenait debout devant elles.

“ On vient de me donner une leçon méritée, dit-il d'une voix haute et ferme, je vous demande pardon, Petites-Sœurs, à vous spécialement que j'ai insultées.”

Et en achevant ces mots, il glissa sous les pièces un billet de cent francs.

La Petite-Sœur leva sur lui un regard plein de reconnaissance.

“ Merci, merci, ” murmura-t-elle encore.

Un instant après, elle et sa compagne avaient disparu.

.

Cette histoire *vraie* s'est passée dans une des stations thermales les plus connues. . . Ne vaut-elle pas mieux, dans sa touchante simplicité, que le roman du jour à l'intrigue basse et honteuse ? L'attendrissement qu'on éprouve n'est-il pas meilleur et plus sain ?

“ Qu'avez-vous éprouvé sous l'insulte ? demandai-je un jour à l'héroïne de ce récit, hélas ! bien loin maintenant.

— Curieux ! répondit-elle. . . Bah ! je puis bien vous le dire. . . D'abord un *quelque chose*, ce *quelque chose de la bête* qui n'aime pas le fouet. . . C'est ce *quelque chose* qui m'a fait monter aux yeux cette sottie larme. . . Puis, tout de suite après, une immense, oh ! une immense joie. . . Ces petites croix-là sont *délicieuses* à porter quand on songe à Notre-Seigneur qui a souffert un million de fois plus. ”

C'est le mot de la fin.

Lecteurs, après le mouvement de la *bête*, avons-nous la générosité de cette chère Petite-Sœur !

M. AIGUEPERSE.



Les pauvres, oh ! que ce sont de grands seigneurs au ciel ! Ce sera à eux d'en ouvrir la porte ; voilà ce qui nous oblige à les servir avec respect et avec dévotion comme représentant la personne de Jésus même.

S. VINCENT DE PAUL.

Vie de M. Le Prévost

(Suite)

FONDATION D'UN ORPHELINAT

La nouvelle communauté était fondée, il lui fallait des œuvres pour servir d'aliment à son zèle. L'occasion se présenta de fonder un orphelinat : les débuts furent des plus humbles. Voici le récit charmant de simplicité qu'en fait M. Myionnet, premier compagnon de M. Le Prévost :

“ Le 8 janvier 1851, M. Le Prévost me dit, en sortant de déjeuner : “ M. Myionnet, vous allez vous installer rue de l'Arbalète ; vous prendrez avec vous le Frère François, vous emporterez vos draps, vous trouverez là-bas deux lits que vous monterez dans telle et telle chambre ; voici 25 francs pour acheter votre batterie de cuisine et pourvoir à votre nourriture. D'ici deux ou trois jours, je vous enverrai quelques enfants. M. François leur fera la classe, et vous vous occuperez de l'installation générale de la Maison.” Nos préparatifs de départ ne furent pas longs ; dix minutes après, le Frère François et moi nous sortions, notre petit paquet sous le bras, et avec la bénédiction de notre Père. Nous arrivâmes rue de l'Arbalète, dans une grande maison où nous trouvâmes de quoi nous occuper, pour recevoir les premiers orphelins que le bon Dieu nous enverrait. Un petit poêle en fonte, de 6 francs, quelques mètres de tuyaux, deux casseroles, deux cuillers, deux fourchettes, deux assiettes, un peu de charbon, des œufs, des pommes de terre, quelques légumes, telles furent nos premières dépenses. Avec 25 francs il ne fallait pas y aller trop largement. Le troisième jour, M. Le Prévost vint nous voir, nous amenant deux petits orphelins. “ La pension de l'aîné, me dit M. Le Prévost, sera payée par le bon Dieu, afin d'attirer sa bénédiction sur cet orphelinat ; il aura le No 1. Après avoir visité la maison, et m'avoir dit ce qu'il y avait à faire, il s'en alla en me laissant 25 francs, pensant bien que des premiers il ne devait pas me rester de quoi nourrir quatre personnes.

Je dus me procurer encore deux assiettes de plus, deux couverts, deux verres, deux plats. C'était la manière d'opérer de M. Le Prévost : aller au jour le jour. . . . Huit jours ne

s'étaient pas écoulés qu'il m'envoyait deux autres orphelins . . . Nous ne restâmes pas longtemps au nombre de six ; celui de nos enfants s'accrut assez rapidement : notre Frère François et notre petit poêle ne suffisaient plus . . . Je me souviens, quelles marques d'affection ces enfants me donnaient, lorsque j'étais absent de la maison une journée tout entière et que j'arrivais le soir, au moment de la récréation, après leur souper. Ils me prenaient les mains, s'accrochaient à mon cou, et me faisaient mille tendresses, comme cela arrive dans les bonnes familles d'ouvriers, lorsque le père entre à la maison après une longue journée de labeur."

Les débuts furent bien humbles, mais cette œuvre si petite donna des fruits abondants : la congrégation naissante y trouva de nombreuses vocations. Depuis longtemps plus de 300 orphelins reçoivent dans cette maison l'éducation chrétienne.

Le Médecin et St. Antoine

Au delà des Laurentides, sur les rives du lac St-Jean, s'élève un gentil village, bien connu des touristes.

C'est là que demeure un médecin, chéri de toute la contrée à laquelle il distribue ses trésors d'excellents remèdes et d'excellents conseils.

La digne moitié de ce protecteur de la santé publique est trésorière de la Société de S. Antoine. " Elle tire des bons sur St. Antoine, faisait remarquer son mari, et c'est moi qui les acquitte."

Ce médecin se trouvait un jour au bord du grand lac, retenu par un malade dont il surveillait les douleurs d'un œil stoïque. Que faire pour passer le temps ? Pêcher. Il s'arme donc d'un de ces appareils longuement décrits dans Lablanchère et dans Montpetit, et s'apprête à recueillir une abondante friture.

Peines perdues ! Les heures succèdent aux heures, et il ne se trouve pas un poisson qui daigne mordre à l'appât perfide.

" St. Antoine, s'écrie le pêcheur, faites-moi prendre une ouananiche, et je promets un pain pour vos pauvres."

De nouveau l'hameçon parcourt en tous sens la surface du lac. Il n'est point de manœuvres que n'emploie le médecin désireux de pouvoir montrer au moins une belle pièce. Mais le résultat est le même : rien, toujours rien.

Le pêcheur ne se tient pas pour battu : “ St. Antoine, dit-il, faites-moi prendre un saumon, et je vous donne une douzaine de pains. Bien plus, pour chaque autre poisson que vous me procurerez, j'ajoute un pain. Quand même ce ne seraient que des oitouches, j'ajouterais autant de pains.”

Pour une raison ou pour une autre, cette prière ne fut point exaucée, et le pêcheur déconfit dut s'en retourner les mains absolument vides. Il ne pouvait comprendre que St. Antoine, si prompt d'ordinaire à exaucer les demandes de ceux qui mettent en lui leur confiance, fût resté sourd à ses généreuses propositions, et sa confiance dans le grand serviteur de Dieu fut considérablement ébranlée.

La nuit venue, le médecin s'endort en songeant à sa triste déconfiture.

Voilà que tout à coup il voit, ou croit voir St. Antoine lui-même, qui lui parle à peu près en ces termes :

‘ Il ne faut pas s'imaginer que les saints du paradis sont tenus d'intervenir chaque fois qu'il plaît à quelqu'un de les appeler à son secours. Je crois avoir prouvé le pouvoir dont Dieu m'a gratifié par des faits assez nombreux, que l'aventure de ce matin ne doit pas suffire à ébranler votre confiance.

“ Du reste, vous n'ignorez pas que toute ma vie j'ai été le protecteur et l'ami des oiseaux et des poissons. Alors pourquoi, sans nécessité, pour le seul plaisir de détruire, essayer en quelque sorte de me tenter de prendre part à vos projets meurtriers ?

“ Ah ! s'il se fût agi d'un pauvre colon, dont la famille eût compté sur la pêche pour sa subsistance, il aurait pu en être bien autrement. Mais vous, quel besoin aviez-vous de ces poissons ?

“ Bien plus, dans votre folle envie de faire une bonne prise, vous étiez devenu extravagant. Comment ! l'homme qui se plaint d'être obligé de payer lui-même les bons tirés sur moi par son épouse, en est venu à offrir un pain par oitouche ! C'est absolument déraisonnable.

“ Une autre fois, soyez plus sage, et s'il m'arrive pour des raisons dont certes je suis en état de bien connaître la sagesse, de ne pas toujours exaucer les prières que vous pourriez m'adresser, gardez-vous de perdre à l'instant confiance.”

La vision s'évanouit, et depuis ce jour le médecin ne doute plus de la puissance de S. Antoine.

THOMAS LEFEBVRE.

CHARITÉ

Lorsque tu vois sous ta fenêtre
S'arrêter quelques indigents,
Regarde si le divin Maître
N'est point parmi ces pauvres gens :

Et quand vers toi monte leur plainte,
Plus triste que le bruit des flots,
Écoute bien si sa voix sainte
N'est pas mêlée à leurs sanglots.

Crois-moi, ne ferme point ta porte ;
Ami, ne ferme point ton cœur !
En s'en allant, Jésus emporte
Notre repos, notre bonheur.

Que ta demeure hospitalière
S'ouvre au mendiant du chemin !
Traite le pauvre comme un frère,
Et tends-lui doucement la main !

En te voyant si charitable,
Jésus, qui sait tout, se dira :
" Allons nous asseoir à sa table !"
Et, souriant, il entrera.

Il bénira ton héritage,
Ta femme et tes petits enfants ;
Durant le terrestre voyage
Il bénira tous tes instants.

Et quand luira le jour suprême,
Il dira : " Viens en Paradis !
Viens, ami, je t'ouvre moi-même,
Comme au temps passé tu m'ouvris !"

Saint Antoine et les poissons

Le Christ béni voulut montrer, par le moyen des animaux sans raison, la grande sainteté de son très-fidèle serviteur saint Antoine, et comment on devait écouter dévotement sa prédication et sa doctrine sainte. Une fois entre autres, il se servit des poissons pour réprimander la folie des infidèles hérétiques, de la même manière que jadis, dans le Vieux Testament, il avait réprimandé, par la voix de l'ânesse l'ignorance de Balaam.

Saint Antoine se trouvant donc à Rimini, où étaient une grande multitude d'hérétiques, et voulant les ramener à la lumière de la véritable foi et au chemin de la vertu, il les prêcha pendant plusieurs jours, et disputa avec eux de la foi du Christ et de la sainte Écriture. Mais eux, non-seulement ne se rendaient pas à ses saintes paroles, mais demeuraient endurcis et obstinés à ne vouloir pas l'écouter. Saint Antoine, un jour par une divine inspiration, s'en alla vers la plage où le fleuve se jette dans la mer, et, s'étant ainsi placé entre le fleuve et la mer, il commença à parler comme s'il prêchait de la part de Dieu aux poissons, et il dit : " Écoutez la parole de Dieu, vous, " poissons de la mer et du fleuve, puisque les infidèles hérétiques dédaignent l'entendre." Et, dès qu'il eut parlé, aussitôt accourut, vers le bord où il était, une telle multitude de poissons, grands, petits et moyens, que jamais dans cette mer et dans ce fleuve on n'en avait vu une si grande quantité. Tous tenaient leurs têtes hors de l'eau, et tous semblaient regarder la face de saint Antoine, tous dans le plus grand ordre et une grande paix. Car sur le devant et le plus près de la rive se tenaient les petits poissons, après eux venaient les moyens, et derrière, où l'eau était plus profonde, se tenaient les plus gros. Les poissons étant donc rangés dans cet ordre, saint Antoine se mit à prêcher solennellement et à dire :

" Mes frères les poissons, vous êtes fort obligés, selon votre " pouvoir, de rendre grâce à notre Créateur, qui vous a donné " un aussi noble élément pour votre habitation : car, selon " qu'il vous plaît, vous avez des eaux douces et des eaux salées. " Il vous a ménagé beaucoup de refuges pour échapper aux " tempêtes, il vous a encore préparé un élément clair et trans- " parent, et une nourriture dont vous vivez. Dieu, votre créa- " teur libéral et bon, quand il vous fit naître, vous commanda

“ de croître et de multiplier, et vous donna sa bénédiction. “ Quand le déluge universel arriva, quand tous les autres “ animaux moururent, Dieu vous réserva seuls sans dommage. “ Ensuite, il vous a donné des nageoires pour courir où il vous “ plaît. A vous il fut accordé, par le commandement de Dieu, “ de garder le prophète Jonas, et, après trois jours, de le reje- “ ter sain et sauf. C’est vous qui donnâtes le cens pour Notre- “ Seigneur Jésus-Christ, qui, en sa qualité de pauvre, n’avait “ pas de quoi le payer. Par un mystère singulier, vous servîtes “ de nourriture au roi éternel Jésus-Christ, avant et après la “ résurrection. A cause de toutes ces choses, vous êtes extrê- “ mement obligés de louer et de bénir Dieu, qui vous a départi “ tant et de tels bienfaits de plus qu’aux autres créatures.” A ces paroles, et aux autres enseignements que saint Antoine ajouta, les poissons commencèrent à ouvrir la gueule, à incliner la tête, et avec ces signes et d’autres marques de respect, selon leur manière et leur pouvoir, ils louaient Dieu.

Alors saint Antoine, voyant tout le respect des poissons pour Dieu leur créateur, se réjouit en esprit, et dit à haute voix : “ Béni soit le Dieu éternel, parce que les poissons de “ l’eau l’honorent mieux que ne font les hommes hérétiques, et “ les animaux sans raison écoutent mieux sa parole que les “ hommes infidèles ! ” Or plus saint Antoine prêchait, et plus la multitude des poissons augmentait, et aucun d’eux ne quittait la place qu’il avait choisie. A ce miracle, le peuple de la cité commença d’accourir, et, dans ce nombre, les hérétiques dont on a parlé plus haut : lesquels, voyant un miracle si merveilleux et si manifeste, furent émus dans leur cœur, et tous se jetèrent aux pieds de saint Antoine pour entendre sa parole. Alors saint Antoine se mit à prêcher la foi catholique : il prêcha d’une manière si élevée que tous les hérétiques se convertirent et revinrent à la vraie foi du Christ, et tous les fidèles demeurèrent consolés avec une grande allégresse et fortifiés dans la foi. Cela fait, saint Antoine congédia les poissons avec la bénédiction de Dieu, et tous partirent en donnant des marques extraordinaires de joie, et le peuple de même. Ensuite saint Antoine resta à Rimini plusieurs jours, prêchant et recueillant beaucoup de fruits spirituels dans les âmes.

Traduction de A. F. OZANAM.

LE FRÈRE JOSEPH

par ED. OURLIAC

(Suite)

Le père Du Casse vit augmenter ses embarras à mesure que ses fils grandissaient. Bruno étendait le cercle de ses mauvaises connaissances : il ne jouait plus avec son frère Joseph qu'il trouvait trop petit. Placé deux ou trois fois en apprentissage, il s'était fait chasser, et retombait à la charge de son père qui ne savait que faire de lui. Bruno profitait de cette oisiveté pour courir la ville avec toutes sortes de méchants compagnons. Il mangeait dehors, on ne sait comment, ne rentrait que fort tard, et passait huit jours sans voir ni Joseph ni son père. En même temps le marchand vieillissait et suffisait à peine à son commerce, de plus en plus alarmé sur le sort de son plus jeune fils, trop faible pour un travail pénible, et qu'on tremblait de voir marcher sur les traces de son frère.

Dans cet abandon, un vieux chanoine qui demeurait dans la maison des Du Casse eut pitié du petit Joseph : le bon prêtre lui montra un peu de latin et de plain-chant et le fit entrer dans une communauté. L'excellent naturel de l'enfant n'attendait que ce secours : il se montra studieux, fervent, plein d'intelligence. Mais qu'arriva-t-il de là entre les deux frères qui s'étaient tant aimés ? Joseph, ouvrant les yeux sur les désordres de sa maison et poussé précisément par sa tendresse et son dévouement, ne put s'empêcher d'adresser de douces remontrances à son frère aîné. Celui-ci les repoussa d'abord avec une brusquerie fraternelle, se défendit, nia, accusa son père ; Joseph ne se découragea point, mais ses avis, ses prières, ses moyens les plus ingénieux demeurèrent inutiles. Si Bruno paraissait touché, il s'en allait retrouver ses compagnons et rentrait plus endurci.

Cette situation se prolongeant, l'aigreur s'en mêla. Bruno ne parla plus à son frère, sous prétexte qu'il faisait contre lui cause commune avec son père. Il osa lui reprocher ses préférences ; selon lui, on avait pris soin de Joseph à son détriment on l'avait fait étudier, et Joseph en abusait pour se tourner contre lui, pour se donner des airs de fierté et de pédagogie. Là-dessus Bruno ne garda plus de ménagements ; la douceur de Joseph l'irritait ; il ne l'appelait plus qu'un hypocrite,

un bigot, un ingrat et un traître qui le minait sourdement et le voulait chasser de la maison.

En effet, l'âme de Bruno était profondément ulcérée. Délaisé, trahi, à son avis, par le seul être qu'il se crût attaché, il tomba dans une mélancolie farouche, et, un beau jour, après en avoir souvent menacé dans ses colères, il disparut.

Il faut avouer que le père Du Casse, qui dès longtemps avait fait son deuil du malheureux garçon, ne fut pas extrêmement affligé de ce départ : il avait eu tout le temps de s'y préparer : Joseph seul en ressentit toute la peine cuisante, d'autant que sa tendresse et sa belle âme se forgeaient des scrupules, et qu'il croyait avoir à se reprocher les efforts mêmes qu'il avait faits pour sauver son pauvre frère.

On courut, on rechercha les traces de Bruno, on apprit qu'il s'était engagé dans la marine, mais dans quelle marine ? Il s'était vendu à un racoleur de flibustiers dont il allait rejoindre l'affreuse troupe aux Antilles. L'aîné des Du Casse fut tenu dès lors pour un homme perdu.

Ces renseignements n'étaient que trop vrais. Bruno montait avec le reste de la cargaison du racoleur, gens de sac et de corde, un méchant bâtiment, qui arriva par miracle, après quatre mois de navigation, au quartier-général de ces écumeurs.

Les flibustiers, commandés alors par des hommes extraordinaires, faisaient trembler la moitié du monde : ils avaient ruiné l'Espagne, devasté les deux Amériques et se livraient à ces brigandages prodigieux qu'il a fallu recueillir dans de longues histoires. Un jour, pour en donner une idée, après avoir pris d'assaut dans l'Amérique du Nord, une ville espagnole de 18,000 habitants, ils firent un feu de joie de bois de sandal et d'aromates précieux où je ne sais combien de millions se dissipèrent en fumée. Telle était, à leur avis la seule manière convenable de célébrer leur victoire.

Bruno Du Casse, robuste, intrépide, déterminé, n'avait plus rien à perdre ni rien à craindre : en trois mois, il devint l'un des plus brillants sujets de la bande. A peine exercé dans le maniement des armes, il prit, lui dixième et la hache au poing une frégate espagnole. Tourmenté bientôt du désir de se tirer de la foule par un coup d'éclat, il se jette un jour tout seul dans un gros bâtiment avec un pétard incendiaire et menace

de faire sauter le navire. L'équipage frémissant se rendit, et Bruno fit avertir ses camarades par un signal. En deux ans tira de ses prises cinq cent mille écus qu'il plaça dans diverses banques de l'Europe, et qui ne furent que le fondement de son énorme fortune.

Nous ne le suivrons pas dans toutes les expéditions qui le signalèrent dès lors dans la marine à Louis XIV comme un homme qu'il fallait s'acquérir. Nous passons à l'événement qui interrompit pour un temps ses succès militaires.

Son nom n'était que trop connu dans le Nouveau-Monde, et de grandes sommes étaient promises à qui le livrerait mort ou vif ; rien n'était égal au désir de le détruire, si ce n'est la terreur qu'il inspirait. Mais jusqu'alors les attaques et les poursuites tournaient à sa gloire. Un jour une embarcation, à peine montée de six hommes, court effrontément près de terre sur un petit navire richement chargé. Le navire n'a que le temps de lâcher une bordée qui ajuste si bien la chaloupe qu'elle coule à fond. Un canot mis en mer aussitôt recueille le reste de ces forbans qu'il s'agit de pendre par plaisir à la grande vergue. Bruno voulait casser la tête à l'officier du canot, mais on le hisse comme un requin sur le pont, où il subit un interrogatoire. On trouva sur lui des papiers : enfin il se nomma. On ne pendit que deux de ses hommes : pour lui, le capitaine trop heureux voulut l'emmener en Europe, et le fit mettre soigneusement à fond de cale, les fers aux pieds et aux mains.

Le navire continue sa route. En vue des côtes du Portugal, un corsaire de Barbarie, d'une artillerie et d'un équipage formidables, présente le combat. L'équipage chrétien, mêlé d'Espagnols et Portugais, mais bien inférieur en forces, fait des prodiges de valeur. Le capitaine désespéré, veut mourir plutôt que de se rendre, et l'objet le plus précieux de sa cargaison, le motif de cette résistance acharnée, était le capitaine Bruno. Cependant le canon des Turcs foudroie le navire ; le pont se couvre de morts ; la ruine est inévitable : le capitaine espagnol descend auprès du flibustier et lui propose de combattre au prix de sa liberté. — *Vraiment dit l'autre, vous me faites plaisir, car je m'ennuyais dans ce tujage de ne pas m'en mêler un peu.* L'espagnol lui demande la promesse de ne point s'échapper avant qu'on ne soit au port. Bruno la donne, ses

fers tombent, et le flibustier, paraît sur le pont, le sabre à la main.

Il était trop tard. Les Turcs lancés à l'abordage, inondaient le navire. Bruno travailla comme il avait coutume, au milieu de ces mécréants, et il s'était fait de leurs cadavres une espèce de retranchement où il se battit longtemps encore après que tout l'équipage était pris ou mort. Un moment plus tard, il était recouché à sa place dans la cale, à côté du capitaine espagnol enchaîné comme lui. — *A deux de jeu*, lui dit Bruno.

Le corsaire regagna paisiblement Alger, où le capitaine et Bruno, qui s'étaient liés d'une étroite amitié, furent vendus à différents maîtres. Le flibustier connu pour ce qu'il était, fut particulièrement resserré, et subit le traitement et les travaux les plus lurs. Avant un mois, il avait ourdi trois tentatives d'évasion qui mirent la ville en feu. Il fut blessé, repris, enchaîné dans un caveau où le mauvais air, la chaleur et le manque de nourriture réduisirent en quelque temps cet homme robuste à l'état d'un squelette vivant. Les Turcs le considérant comme un homme intraitable et ne comptant guère en obtenir de rançon, n'appelèrent point de médecin afin de le laisser mourir dans cet état. Mais la force de sa constitution luttait encore au bout de cinq mois.

Sur ces entrefaites, les religieux de la Merci arrivent dans les États barbaresques pour le rachat des captifs. On rassemble ces malheureux de tous les coins de la ville d'Alger, et dans le nombre se trouvait le capitaine espagnol et le reste de son équipage. Après les cérémonies ordinaires, le départ s'app préparait, mais le capitaine avait beau chercher parmi ses misérables compagnons il n'y voyait pas le fameux Bruno ; il en parle enfin aux religieux qui s'adressent aux Turcs, lesquels ne savaient pas ce qu'on voulait dire : cet homme devrait être mort. On s'informe, on traite avec son maître, et l'on tire d'une fosse infecte, une sorte de cadavre ambulante, qu'on amène frissonnant sur la plage.

On donne des soins à ce moribond, que raniment bientôt le bon air, les cordiaux, des aliments sains et enfin la liberté. Le capitaine espagnol court auprès de lui et s'établit à son chevet avec le religieux de la Merci, qui le soigne nuit et jour.

(*A suivre*)